CÉCILE SAUVAGE 1883–1927

Dans l’ombre de ce vallon

Dans l’ombre de ce vallon
Pointent les formes légères
Du Rêve. Entre les bourgeons
Et du milieu des fougères
Émergent des fronts songeurs
Dans leurs molles chevelures,
Et des mamelles plus pures
Que le calice des fleurs.

Ô Rêve, de cette écorce
Dégage ton souple torse,
Tes deux seins roses et blancs,
Et laisse dans le branchage
Retomber le long feuillage
De tes cheveux indolents.
Ne sors jamais qu’à demi
De cette écorce native
Et reste à jamais captive
De ce silence endormi,
Ô Beauté triste et pensive.

Danse.

Que le geste de la main
Cache ton regard farouche ;
Ne laisse errer sur ta bouche
Que le murmure incertain ;
Voile dans ta chevelure
Ta nudité qui s’épure
Sur le fond clair du matin
Et prompte dans la ramée
Fuis blanche et dissimulée.
Fuis, que la mousse un instant

S’écrase sous ton pied blanc
Et redresse, toi passée,
Sa verdure veloutée ;
Et que par toi le rameau
Frôlé, s’agite, murmure,
Et s’apaise comme une eau
En silence douce et pure.

Tourne autour des arbres grêles
Sur les gazons de velours
Et courbe d’un geste frêle
Tes bras effilés autour
De ta nuque jeune et belle.
Sous les rameaux effacés
De lueurs encor douteuses
Et pour les pas enlacés
D’une danse langoureuse,
Entre-croise finement
Tes jambes minces et blanches
Et que le long de ta hanche
S’écoulent abondamment
Tes tresses quand tu te penches
Dans les sveltes bouleaux blancs.

Danse ainsi jusqu’à la lune,
Le corps lent mais onduleux,
Caressé par les cheveux,
Boucles fines, tresses brunes.
Allonge vers les rameaux
Tes bras si longs et si beaux
Et plus blancs que les bouleaux ;
Puis, jette-les comme une anse
À la ramure qui pend
Et les laissant lentement
Retomber avec cadence,
Muette et le cœur battant,
Demeure immobile et pense.

Puis, repars légèrement,
L'œil riant à tes mamelles
Bondissantes et rebelles
Dont le bout mauve et pointant
Paraît une fleur cruelle.
Repars en ployant tes gestes
Dans la fraîcheur du sous-bois,
Plus prompte, légère et leste
D'avoir entendu des voix.

Dame nue, ô ma Beauté,
Dans le silence enchanté
De ces feuilles,
Dans tes ébats indolents,
Quels rythmes divins et lents
Je recueille.
Ô nue et belle ! Ô sveltesse
De ta forme s'élevant,
Lointaine et noble caresse
De les sobres mouvements.

Passe, rêve et passe encor,
Figure des anciens vases,
Passe en inclinant ton corps
Dans l'extase ;
Essaye en vain d'arrêter
Dans l'implorante attitude
L'Amour fuyant et muet
À travers la solitude.

Te détournant à demi
Marche à travers le silence
Et marche comme tu danses
Dans les rayons assoupis.
Que ta cambrure indécise
S'incline vers l'horizon
Où moulent roses et grises
Des brumes en floraison.

Incline ton corps languide
Sur l'étang noir et sans ride
Et regarde s'effacer
Ta blancheur dans l'eau dormante
Où les cheveux délacés
S'éloignent comme des plantes.

Plus lente et découragée.
De tes jambes dégagées
Foule la mousse un instant.
L'ombre bleuit et plus brune
La même ramure pend,
Et pâle, voici la lune.

Laisse un instant ce souci ;
Te détournant à demi
Dans un rire énigmatique,
Danse comme la musique
Dont l'essor est endormi.
La lune touche les cimes
Et te couvre de clarté ;
Ne danse que pour le rythme
Et pour la beauté.
Et t'effarant d'être nue
Sous la clarté de la lune,
Recule dans l'avenue
Où la nuit est bleue et brune.
Éloigne-toi, ô silence
De tes pas légers ;
Éloigne-toi, ô cadence
De ton corps muet
Qui par l'ombreuse ramure
Va se laisser envahir,
Mouvement, rêve, désir
D'une forme svelte et pure.

Musique.

Une lente voix murmure
Dans la verte feuillaison ;
Est-ce un rêve ou la nature
Qui réveille sa chanson ?
Cette voix dolente et pure
Glisse le long des rameaux :
Si fondue est la mesure
Qu'elle se perd dans les mots,
Si douces sont les paroles
Qu'elles meurent dans le son
Et font sous les feuilles molles
Un mystère de chanson

Ô lente voix réveillée
Qui caresse la feuillée
Comme la brise et le vent ;
Voix profondes de la vie
Et de l'âme réunies
Qui murmurez en rêvant.

Une forme s'effaçant
Dont les gestes nus et blancs
Flottent dans l'ombre légère
Sous un rideau de fougères
Semble exhaler à demi
De ses lèvres entr'ouvertes
Un chant de silence aussi
Berceur que les branches vertes.

À peine si le murmure
De la muette chanson
Poursuit sa note et s'épure
Dans la douce feuillaison ;
Et la main passe en silence
Sur la tige d'un surgeon
Dont le rythme fin balance
Les branches de ce vallon.
Ô musique qui t'envoles
Sur les papillons glissants
Et dans la plainte du saule
Et du ruisseau caressant.

Passe, chant grêle des choses,
Coule, aile fluide qui n'ose
Peser sur l'azur pâli,
Sur les rameaux endormis ;
Efface-toi, chant de l'âme
Où se mêlent des soupirs
Dans la fuite molle et calme
Des voix qu'on ne peut saisir.

Poésie.

Dans la pelouse endormie
Sous l'azur pâle et rêveur,
Les brises en accalmie
Bercent les bouleaux pleureurs.
En ce silence de rêve
Une voix d'oiseau
Seule et divine s'élève
Des bouleaux.
Au jour bas de l'avenue
Lointaine sous les rameaux
Deux formes sont apparues,
Deux corps enlacés et beaux.
La femme blanche, légère
Dans sa souple nudité,
Détourne sur les fougères
Un long regard velouté.

Sa tombante chevelure
Entoure son sein poli
Et, svelte, sa jambe pure,
Dans la marche sort des plis
De la longue chevelure.
Elle marche avec cadence
Comme la ramure danse ;
Son bras d'un fin mouvement
Sur l'épaule musculeuse
De l'homme allonge, indolent,
Une caresse harmonieuse.
Quel léger ruissellement
De lueur coule des branches
Et vient dorer mollement
La cambrure de la hanche ;
Et l'oiseau chante à demi,
Retenant la mélodie
Dans le murmure assoupi
Des brises en accalmie.

Elle dit d'une âme fière :
Avec ma pâleur lunaire
Dans les bois
Je danse et chante à la fois.
Que la branche me réponde
D'une plainte balancée ;
Que la lumière soit blonde
Comme ma claire pensée ;
Que la tombante feuillée
Imite mes longs cheveux ;
Que la brise réveillée
Ait la langueur de mes jeux ;
Et si, lointaine, je pense
Dans mon vallon familier,
Que l'ombre, que le silence
Viennent s'allonger au pied
De mon corps blanc replié.

L'oiseau jette un cri de gloire
Et l'homme ayant joint les doigts
A l'air de dire une histoire
D'autrefois.
Ô plus haute que la vie,
Froide et pâle Poésie,
Lève-toi
Et pleure et danse à la fois.

Allonge vers les bouleaux
Tes bras si longs et si beaux,
Insaisissable pensée,
Et sur ta chair offensée
Ramène le triste flot
De tes tresses délacées.

Ô tristes et longs sanglots
De l'oiseau.
L'homme est mort d'avoir osé
Un baiser.
Il gît blême sur la mousse
À jamais dormante et douce
Pour ses membres reposés.

Cache à demi dans l'écorce
Du plus fort de ces bouleaux,
Rêve, ton flexible torse,
Tes deux seins jeunes et beaux
Et que l'ombre molle effleure
L'arbre pâle où l'oiseau pleure.
De la tête qui s'incline
Que la chevelure fine
Retombe avec les rameaux
Comme un long flot de pensées
Divines et balancées
Au mouvement des bouleaux.